

*focus sur*

**I FEMMES RÉFUGIÉES**

# LUTTER ENSEMBLE

**Latifa Laâbissi**  
LA DANSE DE LA NATURE

**DÉCRYPTAGE**  
50 ANS  
D'ÉMANCIPATION

**CULTURE**

*Femmes noires,  
déconstruire les  
idées reçues*



# Celle qui

## saisit la nature humaine

**D**anseuse et chorégraphe, elle met en mouvement sa voix, son corps, sa matière grise et son environnement. Voilà pourquoi Latifa Laâbissi s'est orientée après le conservatoire vers la danse contemporaine : « Il y a une hiérarchie très stricte dans le ballet et des archétypes physiques (comme les princesses) qui n'étaient pas tellement pour moi. Si la danse contemporaine demande aussi de la rigueur, il y a plus de liberté, de courants. C'est ce qui me plaisait. Moins de rapports calibrés, l'ouverture dans les récits, le rapport à la musique, le fait de frôler la question de la théâtralité, d'avoir des esthétiques variées... On peut s'adosser à un livre, un film, un fait social, une actualité politique, et c'est ça qui donne lieu à la création. » Son apprentissage, elle l'effectue avec Michael Jackson, James Brown et des danseurs de claquettes qu'elle regarde à la télévision et dont elle cherche à reproduire les chorégraphies en autodidacte, « comme le font les jeunes aujourd'hui, sauf qu'à l'époque, on n'avait pas le replay ou YouTube ». Puis elle se professionnalise au studio Cunningham de New York avant de revenir à Grenoble, sa ville natale, où elle intègre la compagnie de Jean-Claude Gallotta. Si elle poursuit à Rennes, sa carrière d'interprète, notamment auprès de Boris Charmatz, Latifa Laâbissi concrétise depuis 10 ans son désir de créer ses propres projets, à travers la structure qu'elle a fondée, Figure Project, grâce à laquelle elle a écrit et dansé plusieurs solos et duos. Selon le travail réalisé sur son corps et selon le rapport qu'elle entretient de soi aux autres. « J'ai mis du temps à envisager d'écrire, de transmettre mon propre langage. Pour mes créations, seule ou à plusieurs, j'essaie de bien m'écouter, de suivre mon intuition. Il est nécessaire parfois de court-circuiter la raison, d'être connectée à son désir, sinon on lâche. Moi je me dis : ce n'est pas négociable, je veux le faire. », commente la danseuse. Inspirée et inspirante, elle doit son déclin à Mary Wigman et son solo *La danse de la sorcière* (*Hexentanz*). Elle apprend que l'on peut grimacer, avoir un corps subversif,

être à l'opposé des injonctions « parce qu'à force de vouloir entrer dans le moule, on finit par devenir tarte », plaisante-t-elle, avant de poursuivre, plus sérieusement mais toujours avec le sourire aux lèvres et l'enthousiasme débordant dans ses yeux : « Elle était puissante, forte et affirmait quelque chose de la femme qu'on ne voyait jamais. On peut échapper à l'assignation, faire une place à ce qui n'est pas nommable, à ce qui est hybride. » Au fil des années, Latifa tire les fils de l'altérité et de la construction sociale. À moitié nue, poilue, sorcière, guenon, objet d'exposition colonialiste, sur le plateau ou en pleine nature, elle envoie valdinguer les étiquettes du politiquement, l'historiquement et du socialement correct. « J'aime le grotesque, le burlesque, le rire. Pouvoir rire, même de la violence, c'est une façon d'y survivre. On est toujours l'autre de quelqu'un. J'aime beaucoup la belle analogie avec la Nature basée sur des éco-systèmes qui ne fonctionnent que grâce à la diversité des espèces. On voit bien que dans les cas d'homocultures, ça ne marche plus. On veut trop se rassurer avec du même, du pareil. », se passionne la fondatrice du festival Extension Sauvage, dont la 7<sup>e</sup> édition aura lieu du 29 juin au 1<sup>er</sup> juillet à Combourg et à Bazouges-la-Pérouse, autour du thème « Danse et paysage ». Pour déloger l'art de la scène, pour l'ancrer dans la terre, dans le territoire sur lequel elle vit et dans lequel elle se ressource, pour expérimenter la danse dans une bande son naturelle, dans une luminosité réelle, pour ressentir ce rapport physique et charnel à son environnement : « On vit des mutations très fortes en ce moment. Ici, on rencontre des agriculteurs bio, découvre des initiatives citoyennes formidables, des pratiques collaboratives. C'est important de ne pas se contenter de son petit savoir. Il faut être vivant face à ce qui mute, être alerte. » Depuis de nombreuses années, elle nous fascine de par son habileté à sans cesse se renouveler dans sa danse sociale et sociétale, dans son agilité à saisir le vrai, le profond, l'authentique et l'humain. Sans artifices et avec intelligence. À son image.

■ MARINE COMBE



**SAM**  
**16 JUIN**  
**15H <sup>2018</sup> 23H**



**GRATUIT**

**LE**  
**TRIANGLE**  
**RENNES**



**LA**  
**TABLÉE**  
**FANTASTIQUE**

**DANSE**  
**&**  
**BANQUET**

**SUR**  
**LA**  
**RAMBLA**



02 99 22 27 27 [WWW.LETRIANGLE.ORG](http://WWW.LETRIANGLE.ORG)  
BOULEVARD DE YOUSSEF EL AZOUZ RENNES  
© TRIANGLE © 06 95 20 01 91 © VELO STAR STATION ITALIE



**rennes**  
VIVRE EN INTELLIGENCE



**ÉDITO** | RESPECTER LA PAROLE DES CONCERNÉES

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Les Irlandaises partent à la conquête de leur droit à l'avortement. Les Iraniennes enlèvent (de plus en plus, depuis le début de l'année) le voile. Les Sud-Américaines militent contre les féminicides et les violences machistes. Les afroféministes dénoncent les systèmes croisés de domination que subissent les femmes noires... Partout dans le monde, les femmes marchent pour l'égalité, entre les hommes et les femmes mais aussi entre les individus dans leur globalité, et les voix des femmes s'élèvent pour gagner leur liberté. Par elles-mêmes. Pas question ici de féminisme universel, trop souvent brandi pour exercer une pression et délivrer un jugement réprobateur et moralisateur sur la manière de vivre de nos voisines. À ce féminisme universel, on préfère le homologue intersectionnel.

On peut souhaiter que toutes les femmes soient prises en compte et considérées comme des êtres à part entière mais on ne peut comparer les conditions de vie d'un pays à un autre, d'un continent à un autre, d'une couleur de peau à une autre. On peut, en revanche, écouter ce que les unes et les autres – sans intervenir à coup de préjugés majoritairement sexistes et racistes et LGBTphobes déguisés en norme occidentale, blanche, hétérosexuelle, cis, patriarcale,.... - ont à dire et à partager, dans leurs vécus, leurs expériences, leurs ressentis. On peut aussi se soutenir, se respecter et s'entraider. Échanger et s'enrichir des unes des autres. Se prendre en considération dans nos ressemblances et nos différences. Oui, c'est bateau, simple et idéaliste. Et franchement, c'est rafraichissant. Suffit d'essayer...



## EN MAI, UN DÉFI AU POIL !!!

Une barbe de 3 jours sur les jambes, sous les aisselles ou au niveau du maillot, non merci. Pas envie de piquer au toucher, pas envie d'avoir l'air d'une hippie, pas envie de porter des futes tout l'été... Le poil ne figure pas dans la liste des attributs féminins. En revanche, s'arracher la peau à coup de rasoir, crier de douleur à coup d'arracheur de poils ou encore attendre des heures chez l'esthéticienne pour souffrir à coup de bandes de cire, ça, c'est ok. Pas de pitié pour la toison, la réaction à sa vue est épidermique ! Pourquoi ? Parce qu'elle est symbole de virilité. Déconstruire cette idée n'est pas mission impossible mais relève d'un processus long et acharné qui vient confronter les stéréotypes du masculin et du féminin ainsi que l'image de beauté véhiculée par les médias, les pubs, les films, les dessins, etc. Ainsi, le média québécois pro-intersectionnel *Refus global now* et la communauté Maipoils ont lancé, tout au long du mois de mai, le défi Maipoils 2018 auquel étaient invité-e-s, via les réseaux sociaux, femmes, hommes et personnes non-binaires. « On vous invite à économiser ce temps (sans dépilation) pour réfléchir à la cause féministe, aimer votre corps tel qu'il est et contribuer à l'éradication des doubles standards, peu importe ce que vous ferez ensuite en dehors du mois de mai. », peut-on lire sur l'événement Facebook. Une excellente occasion de réfléchir à la signification du poil, au geste de l'épilation, aux assignations genrées imposées par la société et de questionner le rapport à nos corps, à travers notre regard et celui des autres.

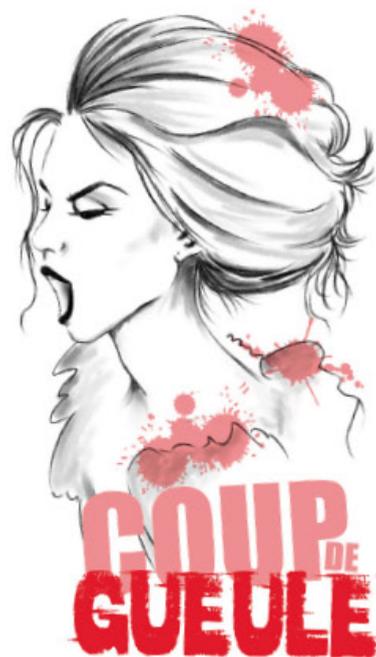
! MARINE COMBE

# LIBERTÉ D'ÊTRE...

## RECRUESCENCE D'ACTES LGBTIPHOBES, ENCORE ET ENCORE...

139 agressions physiques signalées en 2017, soit 18 de plus qu'en 2016. 1 650 témoignages d'actes LGBTiphobes recueillis, soit une recrudescence de 4,8% par rapport à l'année précédente. Une explosion de 154% des cas de biphobie... Voilà ce qu'indique, entre autre, le rapport 2018 de SOS Homophobie, association nationale de lutte contre les LGBTiphobies, en constante augmentation depuis plusieurs années. La parole des victimes se libère face à « la persistance d'un discours public LGBTiphobe, nourri par des organisations conservatrices et leurs relais dans le contexte électoral de l'année 2017. Les campagnes législative et présidentielle en 2017 ont, en effet, été l'occasion pour certain-e-s candidat-e-s d'affirmer des programmes politiques LGBTiphobes, comme la remise en cause de la Loi Taubira. » Dans l'espace public, au travail, en milieu scolaire – « pédé » reste l'insulte n°1 des cours de récréation -, sur Internet ou dans le voisinage, les violences s'exercent partout, tout le temps. Si le rapport souligne que les témoignages de lesbophobie diminuent de 14%, on voit tout de même que le débat autour de la PMA pour tou-te-s, lancé en début d'année à l'occasion des États généraux de la bioéthique – dont la synthèse du Comité consultatif national d'éthique est rendue début juin – n'est pas sans agitation autour de la conception d'un enfant au sein d'un couple lesbien et pour les personnes transgenre. Ça dérange. Ce n'est pas naturel. En 2018. Peut-on comprendre pourquoi ? Non, c'est impossible.

! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | JUIN 2018

- La tête de l'humanité - p.2
- Esprits limités - p.6
- Histoires de femmes - p.8
- La politique en bref - p.9
- Élus plumés pour harcèlement - p.10
- Danser sans frontières - p.12
- Femmes et noires, indissociable - p.24
- La culture en bref - p.26
- Insuffler la révolte - p.27
- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30

LA RÉDACTION | NUMÉRO 70

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | [marine.combe@yeggmag.fr](mailto:marine.combe@yeggmag.fr)  
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | [celian.ramis@yeggmag.fr](mailto:celian.ramis@yeggmag.fr)

SOIZIC ROBERT | JOURNALISTE

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

# 50 ANS D'HÉRITAGE FÉMINISTE



© CÉLIAN RAMIS

L'Histoire n'en retient que quelques lignes, pourtant, elles lui consacrent un livre en deux volumes. Le 15 mai dernier, à l'Espace Ouest-France de Rennes, Michèle Idels et Catherine Guyot, militantes de la première heure, présentaient *MLF Psychanalyse et Politique, 50 ans de Libération des femmes*. Un ouvrage héritage pour les nouvelles générations.

« On parle beaucoup des 50 ans de mai 68 mais beaucoup moins de ceux du MLF - Mouvement de Libération des Femmes - C'est bizarre... ! », ironise Michèle Idels, membre du MLF depuis 1971. Qu'à cela ne tienne ! Armées d'un puissant désir de lui rendre hommage, une quinzaine de femmes retracent le parcours inédit du mouvement de 1968 à 2018. « Nous avons découvert pleins d'archives dans un dépôt », explique Michèle le 15 mai dernier à l'Espace Ouest-France de Rennes. Pendant des mois, les militantes décryptent des notes prises à la va vite lors des premières réunions. Ajoutent avec émotion les brides de leurs souvenirs pour « repartir à zéro » et pour essayer de retrouver le contexte des premiers combats. En mai 2018, elles publient *MLF Psychanalyse et Politique Volume I* qui est pour Catherine Guyot, également militante « la transmission de ce qu'on a fait. Non pas d'un savoir, mais d'une pulsion de vie, de lutte, de liberté, indispensable aux femmes et donc aux hommes, ici et ailleurs ».

Une pulsion initiée en octobre 68 par trois intellec-

tuelles Antoinette Fouque, Monique Wittig et Josiane Chanel, alors jeunes révoltées. Elles se lèvent très vite contre le viol et se prononcent pour le droit à l'avortement obtenu en 1975 en France. « Antoinette Fouque disait 'Tout change et rien ne change'. Tout a changé en 50 ans. Les lois ont changé, on est passé de la femme considérée mineure par l'état à l'égalité formelle », reprend Michèle. « Mais on a toujours affaire aux mêmes obstacles. Je pense à toutes les femmes encore opprimées, violées. Le meilleur et le pire continuent. » Une réalité qui tend à s'améliorer. Le 25 mai, les Irlandais.e.s ont voté finalement en faveur de l'IVG, après 35 ans de lutte. Le signal fort de générations de plus en plus informées et écoutées sur les questions de parité. *MLF Psychanalyse et Politique* est une pierre à l'édifice du patrimoine féminin et féministe. Un pied de nez à l'invisibilisation systématique des femmes dans l'Histoire. Un héritage pour les générations prêtes à concevoir un passé et un avenir où femmes et hommes se côtoient pour, peut-être à terme, en oublier les questions de genres.

I SOIZIC ROBOT

bref

## S'INVESTIR ET AGIR

Stop harcèlement de rue Rennes est actuellement à la recherche de personnes volontaires pour relancer l'antenne locale. Chacun-e est libre de s'investir à son échelle pour diffuser articles ou photos sur les réseaux sociaux, agir dans la rue (organisation des Zones sans relous...), participer aux événements rennais ou encore apporter du soutien aux groupes de parole et intervenir en milieu scolaire.

bref

sur la toile

chiffre du mois

1408

signatures ont déjà été recueillies contre l'expulsion d'Elmira, d'Aïcha (toutes les deux scolarisées en CMI et 6e à Rennes) et leurs parents.

chiffre du mois

## le tweet du mois

C'est bientôt la #Fêtesdesmères ! Petit pied-de-nez : nous en profitons pour revendiquer la #PMApourtoutes #pma auprès des élu-es ! #FêtesDesMères @OGL5TRennes @Flaming35 @SOSHomophile  
Elfrances Rennes @Elfrances95 / 22-05-18

sur la toile

bref

## LIBRES DE MARCHER

La Marche des Fiertés LGBTI de Rennes - Bretagne se déroule le 16 juin. En tête d'affiche des revendications, la famille pour toutes. Mais nombreuses sont les thématiques défendues, qui se regroupent dans la lutte pour la liberté d'exister dans l'espace public, sans subir discriminations ni haine. La Marche partira à 15h, de l'esplanade Charles de Gaulle (lieu du village des associations). Noz Pride à 23h au Liberté.

## L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



# EUGÉNIE SAITTA

CHERCHEUSE AU LABORATOIRE  
ARÈNES, RENNES 1

Entre 2003 et 2005, Béatrice Damian-Gaillard - présente lors de l'interview - et elle ont enquêté sur la féminisation du journalisme politique, en presse quotidienne nationale. Les journalistes parlent de sexisme ordinaire en off mais pas dans les colonnes. Dix ans plus tard, une tribune est publiée dans *Libération*. Les deux chercheuses s'interrogent sur cette prise de parole et mènent actuellement une nouvelle enquête.



© CÉLIAN RAMIS

## Quel a été l'élément déclencheur de votre travail ?

Quand on a fait l'enquête de 2003, on avait eu des discours en off. Et ce qui nous a intéressé, c'est de savoir pourquoi ça se disait publiquement, en 2015. Dans le cadre de notre laboratoire de recherches, il y a ce que l'on appelle un chantier de travail sur les usages ordinaires du genre. Comment est-ce que des gens qui ne sont pas militants vont se saisir du genre pour expliquer leur quotidien dans le cadre du travail, comme par exemple ces journalistes politiques pour expliquer, qualifier, les difficultés qu'elles ont avec leurs sources d'information que sont les élus, les représentants politiques. Au moment où la tribune paraît, on est en réflexion dans ce cadre-là et on s'en saisit pour mener cette réflexion collective qui est appliquée par d'autres chercheurs dans d'autres domaines sociaux.

## Comment avez-vous procédé ?

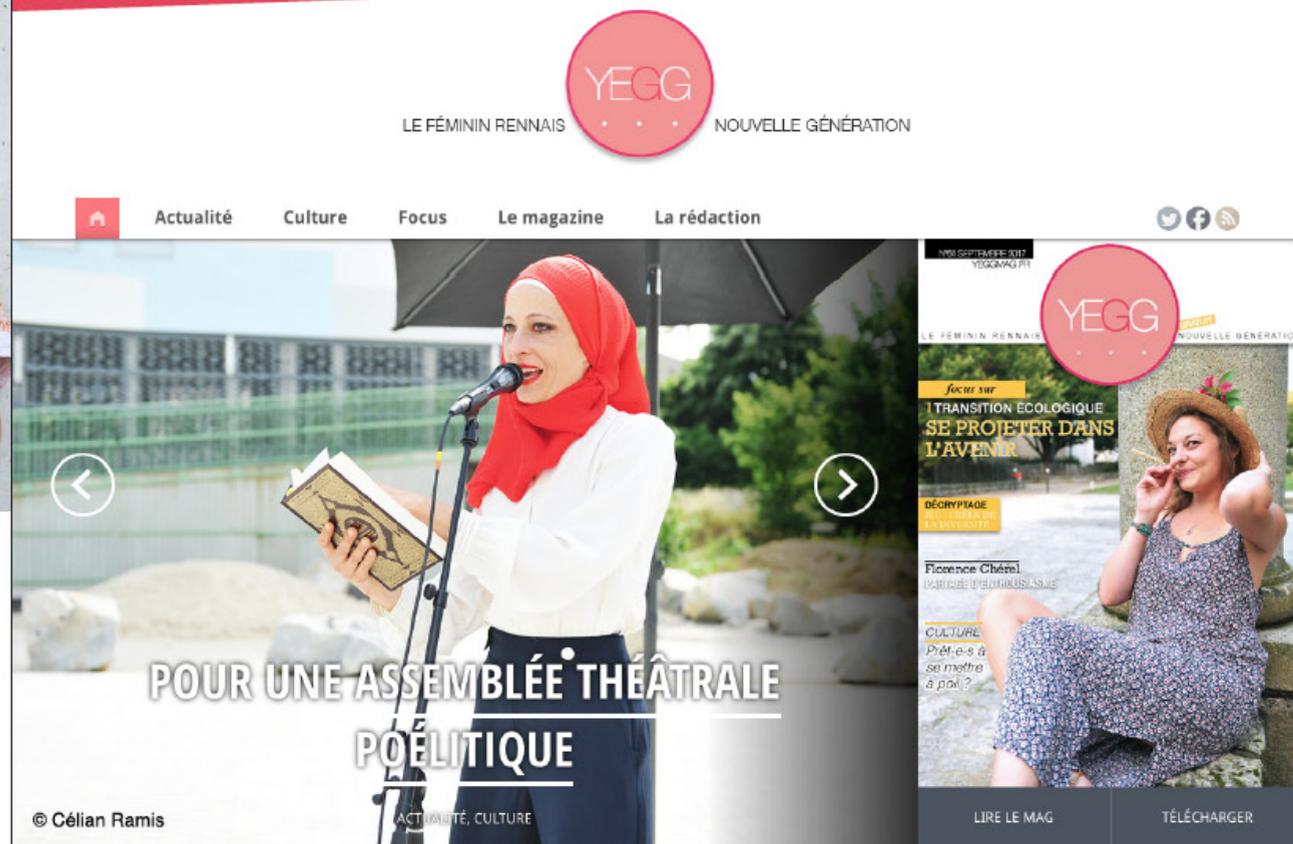
On avait déjà, avec l'enquête préalable, des connaissances sur cette spécialité qui a des spécificités. On a constaté lors des entretiens des évolutions dans cette pratique. J'ai aussi fait ma thèse sur les transformations du journalisme politique des années 80 jusqu'à 2006 à peu près. Et ce qu'on voyait s'amorcer, c'était une baisse de prestige de cette spécialité. Ce phénomène s'est confirmé sur ce qu'on a analysé. On a une spécialité qui est historiquement une spécialité noble du journalisme, un bastion masculin également, et la féminisation de cette spécialité, peut être interprétée comme un indice de la baisse de prestige. Ça ne veut pas dire que ce sont les femmes qui en sont responsables. C'est dans le sens : c'est parce qu'elle perd en prestige qu'elle s'ouvre aux femmes. C'est bien comme ça qu'il faut l'interpréter.

## Y a-t-il beaucoup de « rédactions friendly » ?

Dénoncer, c'est possible mais pas pour n'importe quelle journaliste. Il faut avoir un contrat stable, dans un média reconnu, être considérée comme incontournable par les politiques et avoir l'appui de sa rédaction, les « rédactions friendly ». Les femmes qui ont signé de leur nom la tribune sont dans des rédactions soit friendly, soit indifférentes. Parmi les anonymes, il y a des journalistes qui ont subi des commentaires du type « j'espère que vous n'avez pas participé à la tribune ». L'anonymat dit des choses sur la précarité du métier et les difficultés de s'exprimer quand on est précaire. La tribune dénonce le sexisme des politiques mais aussi les questions de rapport de pouvoir genré au sein des rédactions. Ça peut empêcher les femmes concernées de prendre publiquement la parole. I.M.C.

Interview intégrale à lire sur [yeggmag.fr](http://yeggmag.fr)

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE  
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS  
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS  
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



## FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,  
C'EST SUR [YEGGMAG.FR](http://YEGGMAG.FR)



FEMMES

en exil et en inobtempérance

« Nous, femmes, nous sommes toutes liées, toutes pareilles, toutes victimes (du patriarcat). Nous avons le droit de parler contre ça, pour arrêter ça. Pour éduquer la société, les pays, le monde. Nous avons le droit à la sécurité, nous avons le droit de nous exprimer. » De passage à Rennes du 22 au 26 mai dernier, Kubra Khademi, performeuse féministe afghane, animait un atelier auprès des femmes réfugiées, hébergées au Centre Coal-lia Guy Houist de Rennes (service social classifié Centre d'Accueil de Demandeurs d'Asile). L'occasion d'affirmer que l'union fait la force et que c'est ensemble, à travers le mouvement préalablement déconstruit par rapport à la norme, que l'on pourra avancer. En terme de droits. En terme de libertés .



# Faire corps, pour défendre

# SA LIBERTÉ



« C'est notre force qui fait notre exil. Parce qu'on n'accepte pas. On dit non. Que ce n'est pas juste. On se rebelle pour ne pas subir, pour ne plus subir. Il y a une grosse énergie chez les femmes que je vois ici. », souligne Djeny, hébergée au CADA

de Rennes depuis mars dernier, venue découvrir l'atelier mené par Kubra Khademi du 23 au 25 mai, dans le cadre du programme « Déplaces – Danser sans frontières » proposé par Danse à tous les étages. Autour de ce qu'elles ont vécu dans les pays qu'elles ont fui, la performeuse a souhaité dérouler le fil de leurs parcours et trajectoires jusqu'à retrouver leurs âmes d'enfants, pour déconstruire les oppressions subies en grandissant à force d'injonctions, de menaces, de rappels à l'ordre, de violences physiques, morales et/ou sexuelles. Pour tendre ensuite vers une performance finale dans laquelle l'objectif serait, selon Kubra, de « demander notre liberté dans notre corps et dans l'espace public ».

Toute de noir vêtue, elle court doucement en arc de cercle. D'un point A à un point B, elle va et elle vient. Sans cesse. Ses pieds nus foulent à petit pas la pelouse et s'emballent follement, au même titre que son souffle ébranlé qui se fait de plus en plus court, de plus en plus rapide et de plus en plus bruyant. Le regard apeuré, elle cherche à échapper à la laisse qui la retient. Prisonnière du jardin du Musée de la danse, ce mardi 22 mai, Kubra Khademi délivre une performance viscérale, intitulée *Qanchiq*, qui dérange et qui remue les méninges des un-e-s et des autres, paradoxalement bien installé-e-s dans le confort de l'herbe et bercé-e-s par les rayons déclinants du soleil.

« C'est insoutenable », murmure une spectatrice à sa voisine qui approuve, tandis que deux femmes ne parviennent pas à retenir leurs rires, surprises par cette proposition aux gestes ré-

pétifs qui peuvent susciter l'incompréhension et mettre mal à l'aise. Au point que certaines personnes quittent l'assistance et que d'autres regardent ailleurs.

Mais peu importe l'endroit où nos yeux se posent, la respiration haletante et les gémissements de l'artiste heurtent et hantent notre esprit. Parce qu'au fil des minutes et de ses allers-retours, elle s'épuise et s'étrangle. Parce qu'elle veut se défaire de cet enfer. Parce qu'elle veut aller au-delà de son cadre fixé par la laisse. Elle manque de tomber à plusieurs reprises. Ralentit puis repart, plus vite. Ferme les yeux sur plusieurs mètres avant de les rouvrir, paniquée, quasi tétanisée mais incapable de se stopper. Elle manque de s'étouffer et finit par abandonner la partie. À bout de souffle, après 20 minutes de bataille, elle s'étale face contre terre, vomit et



© CÉLIAN RAMIS

crache. Quelques secondes plus tard, Kubra se relève, s'essuie la bouche et les yeux, salue et s'en va. Sa performance interroge particulièrement notre capacité à rester là, sans rien faire. Pendant 20 longues minutes, on la regarde souffrir, sans agir. L'action s'effectue dans un cadre artistique, certes, mais démontre un état inerte, symptomatique d'une réalité sociale. Si *Qanchiq* relate le questionnement de Kubra Khademi face à son éducation, sa condition de femme, d'Afghane et de réfugiée, la proposition en dit long sur les comportements humains, éduqués à rejeter l'inconnu, particulièrement quand celui-ci est diabolisé par les médias et les pouvoirs en place.

## CONSERVER LES HISTOIRES

« Quand Annie (Bégot, directrice de Danse à tous les étages, ndr) m'a montré Rennes, les différents espaces et le musée de la danse, j'ai réfléchi à ce dernier endroit qui est très important pour la danse et le corps. Un musée, ça garde les histoires. Je voulais qu'ici soit conservée l'histoire d'être enchaînée comme un chien. », souligne l'artiste.

Elle veut, selon ses mots, être enregistrée là. Que l'on garde trace de son passage. De son étranglement, de la bataille de son souffle symbolisant son combat intérieur et extérieur, sa force. Tout ce qui l'a enchaîné, tout ce qui l'a fait se débattre, poussée au niveau extrême de



© BARBARA MAI

tomber. « Ça a valeur de mosquée, pour moi. Dans ma manière d'être éduquée. Ma mère priait trop, à l'extrême. Pour elle, quand on vit dans une ville qui a une mosquée, on ne prie pas chez soi. On devait faire la marche tous les jours, plusieurs fois par jour, jusqu'à la mosquée et retourner à la maison. J'étais forcée. Les femmes, on ne travaille pas mais on prie. Dans une prière, on demande à trouver un mari, à le garder. Voilà à quoi nous sert ce geste humiliant. On parle à Dieu en lui demandant de nous donner des choses. Et on demande beaucoup dans les prières. Je veux donner cette valeur au musée et à demander à être enregistrée dans cet espace-là. », analyse l'artiste qui demande

également à travers chacune de ses performances son droit à la liberté : « On a besoin de sortir la voix. Dans les villes, on ne peut pas crier. Crier notre liberté. »

#### PARLER, DÉNONCER, DIRE NON

Elle explore pour la première fois la performance publique à Lahore, au Pakistan, où elle intègre la Beaconhouse National University, après avoir étudié les Beaux Arts à Kaboul. C'est en revenant en Afghanistan qu'elle crée *Armure*, consistant à marcher dans un quartier très fréquenté de la capitale en portant, par dessus ses habits, une armure de fer recouvrant sa poitrine, son ventre et ses fesses.

En quelques minutes, les regards sont braqués sur elle et les langues se délient. Sur elle, s'abat une pluie d'insultes et de cailloux. Elle doit rapidement tenter de disparaître, aidée par quelques personnes et des journalistes présents ce jour-là, et saute dans un taxi, rouée de coups de poings et de pieds par ses assaillants qui iront jusqu'à la menacer de mort à son domicile. Kubra Khademi, cachée par des proches, quitte son pays et s'installe en France, à Paris précisément, où elle obtient le statut de réfugiée politique.

« Combien d'heures dans une journée ? Combien de jours dans une semaine ? Combien de semaines dans un mois ? Et combien de mois dans une année ? Combien de moments là-dans où je n'ai pas eu peur dans la rue ? J'ai 29 ans et je réponds « Tous les jours depuis 29 ans ». On vit avec la peur, avec les répressions, avec les violences. C'est quoi l'histoire des femmes ? C'est de la violence. Toutes les mères afghanes disent à leurs filles de ne pas sortir seules dans la rue, sinon elles seront violées. En même temps, les petites filles, les filles, les femmes sont violées par les membres de la famille, de l'entourage. Qui va sauver les femmes ? On grandit avec la menace sur la sexualité. Ici, je n'ai jamais été harcelée mais je vis autre chose par rapport à mon statut de réfugiée, à ma sexualité. Ce n'est jamais fini et les violences ne viennent pas que des hommes. Notre silence y contribue car on les perpétue. », s'insurge l'artiste qui voit dans l'utilisation du mot « Femme » une volonté d'humilier la gent

féminine en la rabaisant sans cesse. Parce que dans sa propre histoire, elle a toujours ressenti la réprobation par rapport à son identité de femme, par rapport à sa sexualité de femme. « C'est un sujet que j'utilise dans mon art parce que je suis très concernée par les questions autour des femmes, parce que c'est partout. », précise-t-elle. En 2015, Kubra dénonçait publiquement le harcèlement de rue à Kaboul, les violences physiques et sexuelles que subissent constamment les femmes dans la rue, qui se font pincer, insulter, toucher. Pour punir, pour soumettre, pour exercer une supériorité masculine sur la gent féminine. Elle refuse de courber l'échine, d'avoir honte de qui elle est. Du sexe qu'elle a. Et refuse de se victimiser sans réagir : « Nous ne sommes pas toutes seules, il faut interroger ces questions-là partout. Il y a des histoires fortes ici au CADA. Beaucoup d'histoires fortes. Mais les femmes ne parlent pas entre elles. Il faut parler pour changer et faire changer. Quand une fille commence à parler, souvent, 5 autres vont parler, puis 25. On parle, on critique, on dit non. Les mères, les grands-mères, se taisent. Mais il ne faut pas, il faut dire et dénoncer ce qui nous arrive et dire non à ça, sinon les violences ne seront jamais arrêtées. »

#### TRANSFORMER LA SITUATION

Briser le cercle du silence. Puiser dans son passé pour trouver force et fierté. « À cause de la guerre en Afghanistan, on est allés en Iran avec ma famille. On détestait le mot « Réfugiés ». Aujourd'hui, je veux défendre ce statut. Parce que

**« Nous ne sommes pas toutes seules, il faut interroger ces questions-là partout. Il y a des histoires fortes ici au CADA. Beaucoup d'histoires fortes. Mais les femmes ne parlent pas entre elles. Il faut parler pour changer et faire changer. Quand une fille commence à parler, souvent 5 autres vont parler, puis 25. On parle, on critique, on dit non. »**

## « Se dévoiler, parler, faire un travail de présence, exister avec différents états. C'est aussi une manière de créer du lien social, d'exister dans une ville, d'utiliser les différentes ressources culturelles peu utilisées par ces différentes populations. C'est important de pouvoir être à l'aise dans ces lieux que l'on pense réservés aux autres. »

*c'est une vie sauvée. La vie de quelqu'un-e qui a réussi à survivre à des choses très dures. Je travaille beaucoup sur la question de mon identité et être une réfugiée en fait partie. Nous, les déraciné-e-s, c'est à nous de faire changer les choses. Nous devons faire notre chemin. C'est parce que je suis une exilée que je suis là aujourd'hui.* », affirme Kubra, enthousiaste à l'idée de mêler les récits de vie et les arts à l'occasion de l'atelier proposé du 23 au 25 mai.

Pour Annie Bégot, directrice de Danse à tous les étages, l'art a la capacité de transformer la situation des personnes. Depuis 20 ans, l'association développe des projets artistiques visant à atteindre des personnes en situation d'isolement, de précarité, de handicap « pour que la pratique chorégraphique et la pratique artistique soient des éléments de réinsertion dans la cité. » Ou d'insertion tout court en ce qui concerne les migrant-e-s. « On ne sait pas ce qui va se passer au départ. On propose un projet pour des rencontres, une prise de repères. Avec le groupe, ils vont voir des spectacles, cela permet de baliser la culture à Rennes puis on espère qu'ils continuent de leur côté. », précise Annie.

### DÉPLACES, DANSER SANS FRONTIÈRES

Un premier accès à la culture. Mais aussi à l'échange. Entre des personnes en situation de migration et habitant-e-s issu-e-s des autres projets de la structure, réuni-e-s une fois par semaine durant 4 mois, avec les artistes associé-e-s (cette année : Léa Rault, chorégraphe, Arnaud Stephan, metteur en scène, Maëlle de Coux, dessinatrice, Gaël Desbois, musicien – le

travail avec le groupe a été restitué lors de la représentation du 22 mai au Musée de la danse, à la suite de la performance de Kubra Khademi).

L'essence du projet de l'édition 2018, tel qu'elle est décrite sur le site de Danse à tous les étages, est claire : « Danse, photo, musique... seront autant de supports pour permettre l'échange et le tissage de liens au sein du groupe. À partir de la poésie de ces corps métissés, « Déplaces » saura se nourrir des matières, des paroles, des gestes échangés pour construire un propos chorégraphique. « Pour le projet, nous proposons de nous rencontrer autour des rituels du quotidien. La cuisine, les repas, la toilette, les soins du corps, l'investissement de l'espace public, le repos, etc..., mais aussi les rituels qui rythment une année tels que les anniversaires, les célébrations diverses, les événements comme la mort, ou la naissance. À travers eux, nous chercherons à trouver ce qui est commun, et ce qui est spécifique à chacun (...). » »

### UN ESPACE DÉDIÉ AUX FEMMES EXILÉES

« Autour de nous il n'y a que des corps. Et ces corps sont en écho les uns avec les autres. Il s'agit de se reconnaître comme faisant partie d'une même communauté, d'une même humanité. Pour redonner une place de responsabilité vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis de l'autre, nous chercherons à créer du collectif et de l'interdépendance. Comme un passage de relai, notre démarche deviendrait celle des participants et continuerait de s'inventer, même après la fin des ateliers. », disaient l'an dernier Marine Mane et Julie Nioche, les deux chorégraphes affiliées au programme « Déplaces ». Rapidement, artistes

et professionnel-le-s du secteur établissent que rares sont les propositions à destination des femmes en situation de migration, qui représentent pourtant désormais près de la moitié de la population migrante.

Ainsi, au sein de ce projet, Danse à tous les étages a choisi de lancer en 2018 un espace qui leur est dédié. « Parce qu'elles viennent moins. L'an dernier, dans le groupe, il y avait 2 femmes seulement. Certaines ont des enfants et en général, s'occuper de soi n'est pas leur priorité. », commente la directrice, qui invite alors la performeuse afghane Kubra Khademi pour son engagement militant féministe, « son travail sur la parole des femmes là où elle n'est pas publique ».

Sur le modèle des « Créatives » – programme qui depuis 12 ans se développe sur 4 territoires (Brest, Morlaix, Saint-Malo et Rennes) visant l'insertion professionnelle des femmes – le partenariat avec le Centre Colliat Guy Houist de Rennes a pour but de provoquer la rencontre et de voir ce que cela suscite : « Se dévoiler, parler, faire un travail de présence, exister avec différents états. C'est tout ce que l'on travaille dans la danse et c'est ce que la participante travaille ensuite dans sa vie privée comme dans sa vie

professionnelle. Mais c'est aussi une manière de créer du lien social, d'exister dans une ville, d'utiliser les différentes ressources culturelles peu utilisées par ces différentes populations. C'est important de pouvoir être à l'aise dans ces lieux que l'on pense réservés aux autres. »

### PARTAGER, ÉCOUTER ET CONSTRUIRE ENSEMBLE

Pour Kubra Khademi, il est essentiel de créer une force entre les femmes, leur faire prendre conscience de la richesse de leurs vécus, du courage dont elles font preuve au quotidien. Avant tout, elle doit obtenir leur confiance. Pour créer un lien de proximité et les amener à livrer ce qu'elles ont au plus profond d'elles-mêmes. « Je comprends ces femmes et je suis certaine qu'elles me comprennent aussi. », souligne-t-elle, sourire aux lèvres, le premier jour de l'atelier.

Lors de la pause méridienne, elle repense à la matinée qui vient de passer. Aux discussions du groupe, composé la première matinée de 7 femmes : « Je leur ai raconté mon enfance, ma culture, mon histoire, ma sœur, ma mère, moi... Pour établir un lien de confiance. On a parlé des violences envers les femmes en Afghanistan et très vite, on a parlé ensemble des violences

## LIBRES ET AUTONOMES

Tout comme il existe des réseaux et collectifs nationaux tels que RAJFIRE, le Réseau pour l'autonomie des femmes immigrées et réfugiées, ou le comité Actions et droits des femmes exilées et migrantes, il y a à l'échelle locale un tissu d'associations destinées à l'accueil et l'accompagnement des femmes originaires de pays étrangers : l'Union des Associations Interculturelles de Rennes (UAIR), Déclit Femmes, la Maison Internationale de Rennes (MIR) participent de par leurs actions – groupes de paroles, accompagnement juridique, apprentissage du français, marrai-

nage – à leur intégration sociale et professionnelle pour « permettre à des femmes de toutes origines de se regrouper dans le respect de leur diversité afin de répondre à tout besoin émanant de la vie familiale, sociale et culturelle et s'inscrivant dans une démarche visant à l'autonomie de la personne, son émancipation et à son implication dans la société en tant que citoyennes. » (Site Déclit Femmes). Parce qu'elles ne sont pas des victimes, des objets à juger et à manipuler, mais des femmes à part entière, à écouter et à considérer, ne les libérez pas, elles s'en chargent.

sexuelles. Elles peuvent être traumatisées par des mariages forcés, des viols du mari (avec le père qui le sait mais ne dit rien, ne fait rien), par la peur tous les jours, la répression, mais elles parlent. J'ai montré des images de mon travail, on a bien échangé. Maintenant, l'idée va être d'oublier qu'on est des femmes adultes et redevenir des enfants. »

En début d'atelier, Kubra souhaite les faire revenir à un état d'insouciance, de légèreté. Un état durant lequel les petites filles n'ont pas encore conscience des assignations et des injonctions de genre. Dessiner, chercher des cailloux dans l'herbe, bouger son corps, écarter les jambes. « Ouvrir ce que l'on est. Se sentir libres. Parce qu'on est plus libres quand on est des toutes petites filles. Après en grandissant, on oublie ça. Dans mon pays, les filles sont très vite des jeunes adultes. Nous sommes éduquées comme ça. », s'écrit l'artiste qui passe du regard pétillant d'un enfant candide au regard sombre de celle qui est poursuivie par l'ombre de sa condition.

Si l'atelier est déserté au fur et à mesure des séances, les dessins sont une réussite pour Kubra qui voit là beaucoup d'énergie et de puissance. Les créations montrant souvent des habitations. Inoccupées ou non, elles sont généralement le signe de leurs racines et de leur déracinement. Elles crayonnent leur passé mais aussi leur futur. Leurs aspirations. L'espoir

de retourner dans leurs pays d'origine et d'y construire de nouvelles ressources. Pour soigner, éduquer, vivre et faire vivre. « J'apprends beaucoup de ces femmes, pleines de talents, de courage et de grandes histoires. », s'enthousiasme la performeuse.

### SE DIRE QUE C'EST POSSIBLE

Parmi ces femmes, Djeny a créé sur papier une longue robe de soirée. Elle a 27 ans et vient du Mali, en passant par la Tunisie et Saint-Brieuc. Le 25 mai, dans l'après-midi, elle est la seule participante : « Quand l'assistante sociale m'a parlé de l'activité, je me suis dit que la danse ce n'était pas pour moi. À cause d'une opération mal faite en Tunisie (prothèse totale de hanche), j'ai des béquilles depuis l'an dernier. Et puis Kubra m'a expliqué que je pouvais bouger seulement le haut du corps, je me suis donc dit que c'était possible. C'est agréable d'avoir un espace pour nous les femmes, pour partager nos histoires et pour exprimer des trucs qu'on ne peut pas exprimer ailleurs. Ça donne envie de se libérer et de dire à l'autre de s'ouvrir. Forcément, son parcours résonne beaucoup en moi. Tout de suite, on se sent accueillie, comprise, en sécurité. Et puis l'histoire d'une femme partie de rien, c'est de l'espoir ! Elle a une ouverture d'esprit qui donne du courage. »

Elle n'est certainement pas la seule à avoir pensé que l'atelier ne lui était pas accessible. Ce

**« C'est agréable d'avoir un espace pour nous les femmes, pour partager nos histoires et pour exprimer des trucs qu'on ne peut pas exprimer ailleurs. Ça donne envie de se libérer et de dire à l'autre de s'ouvrir. Forcément, son parcours résonne en moi. Tout de suite, on sent accueillie, comprise, en sécurité. Et puis l'histoire d'une femme partie de rien, c'est de l'espoir ! Elle a une ouverture d'esprit qui donne du courage. »**



© BARBARA MAI

jour-là, elle ne regrette pas sa présence. Elle parle avec aplomb de ce à quoi elle aspire plus tard : « Au Mali, lors de la fashion week, je ne voyais jamais de mannequins handicapées défilier. Parce qu'on pense les femmes handicapées comme « pas normales », alors que pour défilier, il faut être parfaite. Nous, on n'est pas parfaites mais est-ce que ça veut dire qu'on n'a pas le droit à des collections dédiées ? Je veux poser et défilier en tant que mannequin handicapée. Montrer que nous aussi, on est belles, féminines, parfaites à notre manière. J'espère un jour pouvoir poser la question à Lagerfeld : les femmes handicapées sont aussi consommatrices de mode alors pourquoi en faire un tabou dans les défilés ? Quelle est la définition de la femme parfaite ? Pour moi, c'est la femme qui s'accepte et se met en valeur avec ses défauts. »

### REFUSER LA DOMINATION

Djeny le dit et le répète : son projet, elle veut le concrétiser, vraiment et profondément. Elle refuse de s'attarder sur le regard des gens, sur ce que pensent les autres. « Chez moi, quand on est une femme, il faut se couvrir, se cacher mais je ne veux pas me cacher. Regarde ailleurs si ça te dérange, je ne vais pas changer parce que ça te dérange toi. Quand on est handicapées et que l'on ne se cache pas, on est étranges. Moi je sens les regards sur moi mais je m'en fous. Le regard des autres ne va pas m'empêcher d'être moi. », déclare la jeune femme qui, au fil de ses

propos, impressionne Kubra dont le visage s'illumine pleinement, à la fois d'espoir et à la fois d'horreur, découvrant comme pour la première fois que ce qu'elle a connu en Afghanistan, en terme de violences contre les femmes, existe dans d'autres pays. Son discours fait écho au sien. Parce que toutes les deux s'insurgent contre la domination patriarcale et ont choisi de briser la loi du silence. Djeny livre bataille contre les mariages forcés « qui ont lieu dans beaucoup de pays musulmans. Récemment (le 10 mai dernier, ndlr), une fille de 19 ans (Noura Hussein Hammad, ndlr) a été condamnée à mort au Soudan. Elle a été mariée de force et violée par son mari (avec l'aide de ses deux frères et de son cousin, selon l'organisation de défense des droits de l'Homme Amnesty International, ndlr). Quand il a voulu recommencer, elle a pris un couteau et l'a poignardé. Elle s'est défendue et on la condamne à mort. C'est ça qui nous attendait si on n'avait pas fui. »

Elle raconte les femmes qui partent du Mali et traversent ce « processus très difficile ». Quitter sa famille, venir seule, effectuer sa demande d'asile, affronter l'attente et la réponse. Elle a fait son choix : « Je ne suis pas condamnée à me voiler, à rester à la maison, à vivre pour mon mari. C'est une sorte d'esclavage ! Tes parents te donnent pour la dot. Ton mari va te frapper, te violer. Il a le droit, il a tous les droits. Personne ne doit vivre ça. Entre « sœurs » (en

« Il y a eu des moments difficiles et tristes.  
Et puis, les dessins nous ont permis de nous projeter dans le futur.  
Dans un futur positif. »

réalité, il s'agit de mes cousines), on en parlait. Personne ne veut de ça mais tout le monde n'a pas la chance de s'enfuir. Parce que malgré ce que l'on vit pour venir ici, c'est une chance. C'est ma force qui parle, ma part de féminisme. C'est une fierté. Je souhaite à aucune femme de vivre ça. » Son témoignage est intense. Percutant. Elle est déterminée et combative. Portée par l'envie « de pouvoir vivre pleinement ma vie de femme. » Pour elle, c'est « la quête de liberté qui pousse à tout », celle-là même qui lui a permis d'oser fuir son pays et qui la fera sans doute enfoncer les portes du mannequinat pour femmes handicapées. Celle-là même qui lui fait dire qu'aujourd'hui, elle est libre : « Pas à 100% certes mais libre quand même ! »

### ÉCHANGER ENTRE CONCERNÉES

Ce vendredi 25 mai, alors qu'était envisagée une performance menant les participantes du CADA jusqu'au centre ville, le programme est bouleversé par l'absence des femmes, peut-être réticentes à l'idée de défiler au milieu des rues. Peut-être pas assez préparées en amont à cette idée, qui leur a été soumise seulement deux jours avant la représentation. Si Kubra Khademi affiche une triste mine face à cet objectif non atteint, elle ne peut que

dresser un bilan positif sur les trois jours passés au contact des femmes hébergées au Coallia Guy Houist : « On a partagé nos idées, eu des discussions très riches. Cela permet d'imaginer que oui, un meilleur futur est possible. On a fait des mouvements ensemble, on a bien travaillé avec le corps. Les femmes venaient d'Afrique, d'Europe de l'Est et moi d'Afghanistan, nous sommes réfugiées à cause des guerres pour certaines (et vous savez, on dit à certains endroits que la guerre est finie mais elle n'est jamais finie, chez nous il y a « talibans » et « talibans ») et nous avons beaucoup de choses en commun. Nous avons énormément parlé du harcèlement sexuel et des violences sexuelles. Il y a eu des moments difficiles et tristes. Et puis, les dessins nous ont permis de nous projeter dans le futur. Dans un futur positif. Nous sommes ici actuellement mais nous pensons au positif pour là-bas. Nous cherchons nos racines que nous avons perdues, nous sommes toutes déracinées. »

### NE PAS OUBLIER QUE LES FEMMES DU MONDE ENTIER SONT FORTES

Son refuge à elle : l'état de l'enfance. Parce que petite fille, elle peut effectuer tous les gestes



© CÉLIAN RAMIS

qu'elle veut. C'est ainsi qu'elle réfléchit pour la création de chaque performance car « si je pense que je suis une adulte, je suis alors dans le cadre fermé de ce que peuvent faire les femmes et ce n'est pas bon. » C'est le message qu'elle délivre à toutes celles qu'elle rencontre, en résidence, à l'occasion de workshop, au hasard d'une discussion suscitée par une performance publique.

« Les femmes ne doivent pas être oubliées qu'elles sont fortes. J'encourage mes sœurs, les femmes du monde entier, à ne pas oublier que les femmes sont très fortes. Elles ont déjà fait tout ce chemin ! Après, on est confrontées aux mêmes problèmes : dans la construction de l'identité, de la sexualité, etc. Il faut demander nos droits, prendre nos droits. Courage ! Soyez sûres de vous, ayez confiance. Aujourd'hui, je peux tout

faire, je suis plus libre ! », affirme Kubra, poing fermé, prête à poursuivre la lutte.

À travers les pratiques et les questionnements d'une petite fille – qu'elle présentera dans (*Re*) performance à l'automne prochain dans le cadre du festival du TNB, à Rennes, pour lequel elle sera en résidence dès cet été - elle déconstruit les mécanismes d'oppression et s'émancipe de la norme de son sexe et de son genre, construisant son identité de femme, afghane, féministe, artiste, réfugiée, parisienne... Toujours avec l'idée d'interroger nos représentations et accompagner les femmes chez qui son parcours résonne comme un écho. Une sororité.





© CÉLIAN RAMIS

## AFROFÉMINISME : LE RÉVEIL DES CONSCIENCES

**Elles sont femmes, noires, lesbiennes, hétéroes, pansexuelles, cis, trans, artistes... Comment construire son identité lorsque l'on est constamment ramenée à sa couleur de peau et à ses clichés ? Lorsque la norme est définie par les personnes blanches, invisibilisant et discriminant ainsi les personnes racisées ? La réalisatrice Amandine Gay donne la parole à 24 afrodescendantes, françaises et belges, dans son film *Ouvrir la voix*, diffusé au cinéma Arvor, par la délégation bretonne SOS Homophobie, le 17 mai dernier, dans le cadre du festival Rennes au pluriel.**

« Bienvenue dans ce monde où il va falloir lutter ». « Ce monde, c'est celui d'une petite fille de 3 ans à qui on dit « *Je ne veux pas jouer avec toi, tu es noire* ». Celui d'une adolescente qui s'entend dire « *C'est fou comme tu parles bien français* ». Celui d'une jeune femme qui découvre 'Les mains au chocolat', en référence aux mains coupées au Congo lors de la colonisation belge, et les 'gâteaux Bamboula'. Celui d'une femme que l'on associe au mouvement terroriste Boko Haram. Pourquoi ? Parce qu'elles sont noires. Et parce qu'elles sont noires, elles vont subir toute leur vie divers interrogatoires,

les obligeant à se justifier de leurs origines, n'ayant soi-disant pas les caractéristiques physiques des Françaises ou des Belges : « *On te demande d'où tu viens, tu réponds que tu viens de Gaillac et là, on te dit 'Non mais vraiment tu viens d'où ?'...* » Et parce qu'elles sont noires, elles vont devoir s'appliquer davantage à l'école, où elles iront avec la peur que l'on se moque d'elles : « *J'avais toujours peur d'être jugée par des Blancs. Fallait être nickel. Pour casser l'image 'les Noir-e-s sont sales'*. » Comment grandir, évoluer et se construire quand on naît dans l'Hexagone avec la peau noire ? Quand on apprend rapidement à « ne

pas faire de vague » ? Quand on est « *jamais assez Françaises pour les Français* » ?

### MAUVAISES REPRÉSENTATIONS

Absentes des représentations et des modèles, les personnes racisées subissent discriminations et injonctions. L'actualité le prouve régulièrement avec l'assimilation « *délinquance, agressions, harcèlement de rue, violences sexuelles* » et étrangers. Récemment, l'affaire Naomi Musenga – femme de 22 ans décédée le 29 décembre, après avoir subi les moqueries d'une opératrice du Samu - (re)fait la lumière sur le 'syndrome méditerranéen', préjugé raciste visant à penser que les personnes originaires et celles que l'on pense, en raison de leur couleur de peau, originaires des pays méditerranéens expriment plus bruyamment leurs douleurs que les autres. Impossible de nier le racisme systémique. Impossible de ne pas constater une discrimination spécifique qui s'intensifie lorsque la personne est une femme, noire, lesbienne, musulmane, grosse... Amandine Gay, réalisatrice afroféministe, insiste : « *On ne peut pas séparer le fait d'être une femme et d'être noire*. » À l'Arvor, elle est fière de voir que la séance unique du 17 mai affiche complet. Parce qu'elle a bataillé, avec l'aide de la délégation bretonne SOS Homophobie, pour que le film arrive jusqu'à Rennes. Pour que *Ouvrir la voix* voit le jour, simplement. Comédienne à Paris plusieurs années durant, elle observe que les rôles proposés sont largement stéréotypés : prostituée, sans-papiers, droguée, jeune de banlieue... Elle passe à la réalisation et travaille sur un projet dans lequel un des personnages est une sommelière noire et lesbienne. On lui répond alors qu'une personne comme celle-là n'existe pas en France.

### RENDRE VISIBLE L'EXISTANT

Être noire n'est pas un métier. Sur le tapis rouge du festival de Cannes, c'est ce que rappellent les 16 actrices, co-auteurs du livre *Noire n'est pas mon métier*, publié début mai. Amandine Gay – comme, entre autres, Aïssa Maïga, Eye Haidara, Firmine Richard, Sonia Rolland ou encore Nadège Beausson-Diagne – refuse à juste titre d'être la « *Noire de service* ». Elle quitte la France et s'installe au Québec, là où va murir l'idée du projet *Ouvrir la voix*. La réalisatrice prend le parti de filmer en gros plan les visages des concernées. Pour montrer qu'elles existent bel et bien : « *Il faut nommer pour exister. Qu'est-ce qui se passe quand on ne dit pas le mot « noir » ? D'où vient le*

*malaise ? Même quand on traduit un film en français, on laisse le terme « Black ».* Ça me fascine cette question du langage. Comme « *contrôle au faciès* ». C'est du profilage racial. On invisibilise les discriminations et on refuse d'affronter notre Histoire. Il faut comprendre ce qui se cache derrière parce qu'il y a une question de construction sociale. Qu'est-ce que ça veut dire être noir ? Qu'est-ce que ça veut dire être blanc ? » Dans le film, elles viennent de milieux, professions, villes différent-e-s et pourtant, elles ont toutes réalisé qu'elles étaient noires par la force des choses. Parce qu'on leur a fait sentir qu'elles n'étaient pas comme les autres. On leur a touché les cheveux sans leur accord, on leur a reproché leur communautarisme – sans que jamais ne soit fait le même reproche aux groupes exclusivement blancs – ou encore on les a traitées dès la puberté de tigresses, de sauvages au lit. « *On projette des choses sur toi dont tu n'es pas consciente. À aucun moment, on te rencontre toi*. », regrette l'une des participantes. Cette injonction à correspondre aux clichés « *nuit à ton développement personnel de femme* », dans la sexualité, la personnalité, le parcours scolaire et professionnel. Partout, tout le temps.

### LES VOIX D'AUTRES VISAGES

Elles ne sont pas des objets d'une époque coloniale dans laquelle la France patauge encore avec sa conscience. Vingt-quatre visages et voix, auxquels s'ajoute celle d'Amandine Gay, clament haut et fort leur droit à exister pleinement, à exprimer qui elles sont vraiment. Au-delà des amalgames et du silence dans lequel on souhaite les enfermer par confort et privilège. Au plus profond d'elles-mêmes. Sexisme, racisme, LGBTphobies... *Ouvrir la voix* s'inscrit dans les luttes intersectionnelles, dénonçant les mécanismes croisés de domination et d'oppression dont souffrent les femmes noires et soulève la question de la mémoire face à l'Histoire : « *L'afroféminisme n'est pas récent. Mais qui a entretenu les mémoires de ces histoires ? Aujourd'hui, à nouveau, il y a une floraison de prise de paroles, sur le cinéma, la littérature, la parentalité, le lesbianisme, etc. On peut s'exprimer ! Depuis le début de ce projet en 2015, je souhaite donner la parole aux afrodescendantes, dans un bar, au cours d'une table ronde, ouvrir cela au public, documenter le travail, faire un blog pour laisser des traces et filmer les conférences pour les rendre accessibles au plus grand nombre. On se bat énormément pour offrir le meilleur aux générations futures.* »

I MARINE COMBE

bref

**BALADES GUSTATIVES**

« Ville marchée, paysages à déguster » est le prochain thème des Chants du Blossne, organisé par Ars Nomadis les 9 et 10 juin. Au programme : déambulation sonore et dégustative dans les espaces verts, cueillette de végétaux, portraits musicaux d'habitant-e-s du quartier, cuisine collective, promenade chantée... Une manière de découvrir des récits vivants, naturels et humains.

bref

à

l'

affiche

chiffre du mois

**7ème**

édition du vide-dressing  
« Good Morning  
Jeannette : le bazar des  
Jeanettes » a eu lieu le  
27 mai au Bon Accueil, à  
Rennes.

chiffre du mois

yegg aime les arts

LES ENVOLÉES

Jusqu'au 29 juin 2018 / La Paillette, Rennes

bref

**TABLE FANTASTIQUE**

De 15h à 23h, le Triangle se met en fête le 16 juin prochain. Pour partager et échanger autour des arts de la cuisine et de la danse. Pour manger ensemble autour de la Tablee fantastique, sur la rambla, et découvrir les ateliers menés cette année par Nathalie Salmon en danse contemporaine et par Latifa Laâbissi autour des rêves et des rages. Spectacles, discussions, bal... Un plaisir à déguster ensemble.

bref

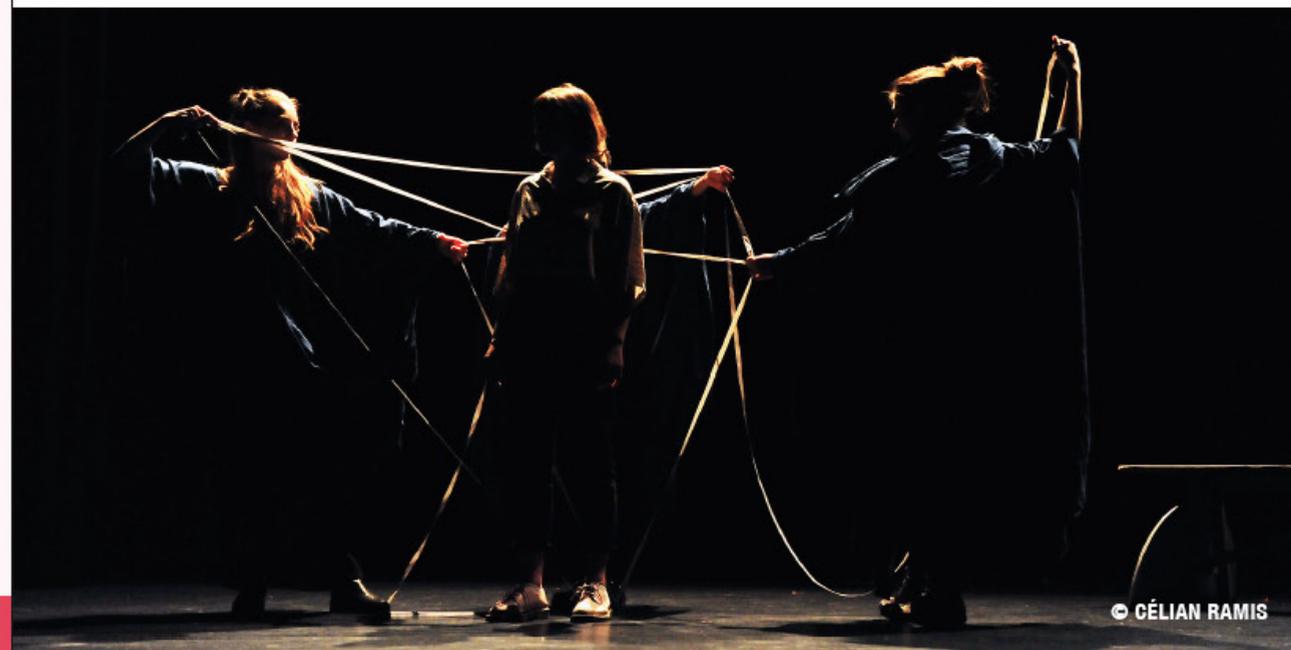
à

l'

affiche

**LUTTER POUR EXISTER PLEINEMENT**

Dans *Les évanescences*, Eva et Océane partagent leur rencontre, l'intensité de leur amitié, leurs envies, leurs peurs et leurs réactions face à cette société barbare qui veut les contraindre constamment à se conformer aux injonctions.



© CÉLIAN RAMIS

... ..

# L'ÉQUIPE DE YEGG VOUS SOUHAITE DE UNE BONNE FÊTE DE LA MUSIQUE

... ..

« Je ne suis pas dérégulée, alors ne me réglez pas, je déteste les règles. » L'une veut voguer sur les eaux des rivières, l'autre veut connaître tous les recoins de sa ruelle. Océane et Eva sont différentes mais aspirent toutes les deux à tenter de rendre leurs vies supportables. Au-delà des diktats de l'apparence, du comportement, de la sexualité, fixés par la société patriarcale. Normes et transgressions sont incarnées dans leurs échanges mais aussi dans le cœur composé de trois créatures, tantôt voix des injonctions, tantôt voix des injustices. Leurs paroles s'exprimaient le 18 mai sur la scène de l'ADEC, à Rennes, à l'occasion du festival Entrez dans l'Arène, organisé par l'association étudiante L'Arène théâtre, auprès de laquelle Azur Couturier avait déposé son projet en septembre dernier : « Ce n'est pas facile de trouver une pièce féministe à mettre en scène. Je me suis dit que j'allais écrire mais pas toute seule. » En Master 2 Théâtre à Rennes 2, elle accompagne ses textes de ceux de Lola Lafon, Anne Sylvestre, Julie Rossello-Rochet, Denise Boucher ou encore Marie Nimier, et ainsi construit sa fiction, à partir de son imaginaire, ses lectures, ses connaissances et

des vécus de femmes. « Je ne voulais pas une œuvre didactique. Je voulais des situations concrètes, des personnages fictifs, qui parlent aux gens et permettent d'aborder des sujets théoriques. », précise Azur, qui a embarqué Marie Brétéché, Pauline Contesse, Anaïs Da-Rui, Soukeyna Gueye, Camille Cousseau avec elle dans *Les évanescences*. Ensemble, elles délivrent une fable féministe qui démontre la réalité du quotidien des femmes, opprimées par « les phrases anodines dont l'accumulation fait la violence », le manque d'écoute, le racisme, les LGBTIphobies, etc. La metteuse en scène insiste : « On parle de sujets durs sans volonté de traumatiser le public. On prévient que le spectacle aborde les violences sexuelles. On raconte les conséquences d'un viol, le manque de prise en charge des victimes, le manque de justice, les dires des gens... La dureté vient en réaction de la violence de tous ces actes. Une dureté qui peut donner de la force. Je crois profondément que la colère peut nous sortir du statut de victime. » Pour se révolter ensemble. Ne plus accepter d'être arborescentes. Au contraire, prouver nos caractères volcaniques. Devenir des guerrières. I.M.C.

Prochaine date prévue au festival Les Oiseaux de passage, en octobre, à Rennes.



# TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



**CERISE SUR LE GATEAU**

- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30



Cd

**FENFO**  
**FATOUMATA DIAWARA**  
 MAI 2018

On la connaît surtout pour son rôle dans *Timbuktu*, d'Abderrahmane Sissako, dans la comédie musicale *Kirikou et Karaba* ou encore pour sa contribution au projet « Lamomali » de Matthieu Chedid, qui produit d'ailleurs le nouvel album de l'artiste malienne, *Fenfo*. Un disque qui s'adresse à la jeunesse et aux générations à venir. Pour qu'elles prennent confiance en elles et soient fières de ce qu'elles sont. En bambara, elle chante dans « Kokoro » : « *Nous préférons dépigmenter notre peau pour ressembler aux Occidentaux. Nous essayons de plaire aux Asiatiques en leur bradant nos terres. Pourquoi ne sommes-nous pas fiers de nous-mêmes ?* » Elle chante la souffrance de la séparation aussi bien que l'espoir d'un avenir meilleur. Mais surtout Fatoumata Diawara s'impose dans un mélange de tradition et de modernité, croisant percussions africaines et sons électriques. Elle nous entraîne avec entrain dans une afro pop rythmée et énergique qu'on ne se lasse pas d'écouter et de découvrir. **I.M.C.**



Cinéma

**LES RIVES DU DESTIN**  
**ABDOLREZA KAHANI**  
 JUIN 2018

Samira, jeune mère fraîchement divorcée, quitte sa province natale pour venir s'installer à Téhéran. Provisoirement sans son enfant, elle cherche à se bâtir une nouvelle vie. Samira est bien déterminée à se construire une vie de femme indépendante et à s'émanciper de la domination masculine qui semble avoir été pour elle une source de souffrance. Grâce à l'aide d'amis pour certains soupçonneux, elle trouve un logement provisoire et se met très vite à la recherche d'un travail afin de sortir de la précarité. Une chance pour elle que certains de ses amis lui accorde leur confiance et la soutienne dans ses démarches face à un ex mari esseulé et orgueilleux qui tente tout ce qu'il peut pour regagner l'autorité sur son ex femme. Lui aussi est à Téhéran. Dans un premier temps, il essaye d'influencer l'entourage divisé qui aide Samira. Se heurtant à une volonté charitable, il ira jusqu'à les menacer. Malgré tout la jeune femme s'efforcera coûte que coûte de se frayer un chemin vers une vie meilleure et surmonter les nombreux obstacles sur son chemin. Tiré d'un fait divers survenu dans sa propre famille, le réalisateur Abdolreza Kahani fait de son huitième long métrage une œuvre revendicatrice. Dénonçant un conservatisme rigoureux dans la société iranienne le film sera quasi invisible pour cause de non diffusion. L'auteur déploie avec pragmatisme une législation largement favorable aux hommes et les classes populaires de Téhéran avec un réalisme empoignant et captivant. **I.CÉLIAN RAMIS**



Dvd

**LE RIRE DE MA MÈRE**  
**PASCAL RALITE & COLOMBE SAVIGNAC**  
 MAI 2018

Adrien est un jeune garçon réservé et timide. Sa vie n'est pas facile. La séparation de ses parents l'a beaucoup atteint et il s'applique à accorder autant d'affection et de tendresse à chacun d'entre eux. Jusqu'au jour où il sera bousculé par une terrible et douloureuse vérité : sa mère est atteinte d'un cancer. Cet état de fait va tout changer pour lui mais aussi pour sa famille entière qui devra s'arranger avec les contrariétés de la maladie. Sédult par le théâtre, Adrien s'inscrit à un cours qui lui permettra de se rapprocher d'une jeune fille dont il est en train de tomber amoureux. Si ses parents, Romain et Marie, désormais divorcés, ont gardé une douce complicité, la cruelle réalité rattrape le jeune garçon qui devra se montrer plus courageux que jamais. Si les réalisateurs Pascal Ralite et Colombe Savignac centrent le récit autour de ce jeune adolescent, il y a bien une deuxième lecture du scénario qui relève la solitude et le trouble d'une femme confrontée à la maladie. Marie, aime, crie et dérange. Elle veut dire sa vérité, ne pas perdre de temps et profiter, peu importe si elle encombre parfois un peu le nouveau noyau familial de son fils qui partage sa vie avec son père et sa belle-mère. Pas difficile d'y voir un film féministe et engagé. Marie, authentique et ébranlée par les événements, est attachante et propose un varié parti pris sur le cheminement de la vie. Un film pudique et profond sur l'adolescence et l'existence. **I.CÉLIAN RAMIS**



Livre

**«GROS» N'EST PAS UN GROS MOT**  
**DARIA MARX & EVA PEREZ-BELLO**  
 MAI 2018

« *Passer le cap de la nudité est trop souvent une épreuve. (...) C'est bien le regard de l'autre qui bloque la volonté de la personne grosse, ou la grossophobie intégrée à force de remarques ou d'humiliations. (...) peut-être est-ce la grossophobie qui rend les relations difficiles, plutôt que l'obésité ?* », interrogent les deux fondatrices du collectif Gras Politique dans ce manifeste contre la grossophobie, sous-titré « Chroniques d'une discrimination ordinaire ». Fières que le terme entre en 2019 dans le dictionnaire sous la définition « Attitude stigmatisante, de discrimination envers les personnes obèses et en surpoids », elles ne s'en contentent toutefois pas, à raison. Parce qu'il est indispensable de déconstruire les préjugés que la société impose sur les personnes grasses et leurs impacts et conséquences. Dans la vie amoureuse, la vie sociale, la vie familiale, la vie professionnelle, dans le rapport à son propre corps, sa propre personne, à la santé, à la sexualité... La grossophobie fait des dégâts partout et tout le temps. Heureusement, Daria Marx et Eva Perez-Bello livrent une enquête alarmante, accompagnée de témoignages et de conseils (de phrases à arrêter de dire aux personnes grasses) qu'il est urgent de lire pour réfléchir. **I.MARINE COMBE**





© CÉLIAN RAMIS

# YEGG & THE CITY

## Épisode 52 : Quand j'ai assisté au «Die-in» en faveur des animaux

« Il n'y a pas d'abattage heureux », « Pour des cages vides », « Stop cages », « Stop castration à vif des porcelets », « Ensemble pour les animaux, on veut la libération pour tous des animaux ». Mercredi 23 mai, 18h30, place de la République. Plusieurs personnes sont allongées sur le sol, pancartes à la main. « *Le spécisme est un système d'exploitation, tout comme le capitalisme. Il n'y a pas de système d'exploitation modéré, c'est pour ça que nous nous battons pour la libération animale.* », scandent un homme qui tourne autour des corps inertes. Ce die-in est organisé à l'initiative du Comité animaliste 35 en guise de protestation contre la loi Alimentation, votée et adoptée par l'Assemblée Nationale entre le 22 et le 25 mai. Alors qu'en début d'année, certains députés avaient proposé des amendements visant à interdire les élevages en cage, la castration à vif des porcelets ou à soumettre les abattoirs à un contrôle vidéo, ceux-ci ont été rejetés en commission, en avril dernier. Concerné-e-s par la condition des animaux,

les militant-e-s ripostent face aux promesses non tenues d'Emmanuel Macron. Leur action, accompagnée d'une grande banderole « 137 000 poussins tués / jour en France », attire le regard et attise la curiosité de certains passant-e-s qui s'approchent pour observer la scène, lire les pancartes ou encore discuter. Et même voter pour ou contre les conditions actuelles d'élevage et d'abattage, comprenant également le broyage des poussins vivants, le transfert des femelles gestantes, les mutilations et les égorgements... : « *Même s'ils ne l'appliquent pas dans leur vie de tous les jours, je trouve intéressant qu'ils prennent position par ce vote. Et puis, ça permet de créer de la discussion.* » Le Comité animaliste 35 dénonce le cynisme de la loi, la soumission du pouvoir public face aux lobbies de la viande, les injustices subies par les animaux exploités car non considérés comme des êtres sensibles et l'oppression que leur inflige « *une société malade qui doit être profondément transformée* ».

| MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOPI  
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON  
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU  
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO  
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN  
 FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC  
 LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE ANOUOK MONTEBUI  
 ISABELLE PINEAU NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO  
 ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ  
 DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER  
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS  
 CATHERINE LEGRAND  
 JEN RIVAL



LES FEMMES  
 QUI COMPTENT,  
 CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS  
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR